



HAL
open science

Swann et Charlus : une amitié exemplaire?

Laurence Teyssandier

► **To cite this version:**

Laurence Teyssandier. Swann et Charlus : une amitié exemplaire?. *Francofonia - Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, 2013, pp.75-90. hal-03377820

HAL Id: hal-03377820

<https://univ-angers.hal.science/hal-03377820>

Submitted on 14 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Swann et Charlus : une amitié exemplaire?
Laurence Teyssandier

Si on évoque en présence d'un lecteur de Proust l'amitié de Swann et de Charlus, il est probable que cette affirmation ne soulèvera pas chez lui d'objection majeure et qu'il y souscrira sans difficulté. Mais si on lui demande sur quoi repose cette sereine croyance dans l'existence d'une amitié entre les deux personnages, de préciser en quoi ils sont amis et d'en donner des exemples, il sera sans doute plus embarrassé.

Cette hésitation n'est pas aussi étonnante qu'on pourrait le penser de prime abord. En effet, Swann et Charlus ne se rencontrent pour ainsi dire jamais dans le roman. Bien qu'ils fréquentent le même milieu – la coterie Guermantes – ils sont le plus souvent absents des rassemblements mondains de la *Recherche* à l'exception de la soirée chez la princesse de Guermantes de *Sodome et Gomorrhe* où ils se côtoient mais n'échangent pas la moindre parole. De plus, cette «non-rencontre» est la dernière: la réception chez la princesse coïncide, bien que le lecteur ne le sache pas, avec l'ultime apparition de Swann dans le roman. Il n'existe donc aucune scène qui mettrait en présence Swann et Charlus, et que le lecteur puisse facilement isoler et détacher dans sa mémoire. Il n'y a pas non plus de commentaires du narrateur qui fourniraient des éclaircissements sur l'histoire de cette amitié et viendraient sinon remplacer du moins atténuer le vide causé par cette étonnante absence de scène romanesque entre Charlus et Swann.

Enfin, les informations dont on dispose sont dispersées dans l'ensemble de *À la recherche du temps perdu*. C'est là une difficulté de lecture avec laquelle il faut compter mais c'est aussi un trait habituel du roman de Proust: il n'est donc pas vraiment significatif. En revanche, ce qui l'est davantage et rend si délicate une présentation synthétique et exhaustive de l'amitié des deux personnages, c'est que ces informations sont extrêmement fragmentaires et lacunaires, difficulté qui se trouve singulièrement accrue par le traitement narratif particulier qui leur est réservé. En effet, leur mode d'insertion dans le récit prend le plus souvent la forme d'incidentes ou de points de détail faits comme en passant. Ce choix technique n'est pas neutre: présentées de manière indirecte et contingente, les informations font l'effet de parenthèses accessoires. Elles n'ont pas tendance à retenir l'attention du lecteur, encore moins à l'inciter à s'y attarder.

L'amitié de M. Swann et de M. de Charlus fait partie des fondements de la *Recherche*. Elle appartient pour le héros – comme l'amour de Swann pour Odette – à un passé lointain. Elle est par conséquent ancienne, sans qu'il soit possible de lui assigner une origine précise: il ressort de l'intimité entre Charlus et Swann à l'époque de la passion de celui-ci pour Odette que leur complicité préexiste à cette liaison mais c'est une conclusion que le lecteur est amené à tirer lui-même.

La première mention de cette amitié revient comme on sait au personnage de Swann: héros du récit à la troisième personne d'«Un amour de Swann», il a tout naturellement vocation à être le premier des deux à évoquer l'existence de ce lien, les éléments d'information étant fournis par les longs passages de monologue, relayés par le narrateur omniscient. Dès les premières pages, Charlus est présenté comme faisant partie des «plus

affinés de ses amis du monde». ¹ Il est précisé plus tard qu'il est au nombre «des intimités déjà anciennes» de Swann parmi les gens du monde. ² Le baron se révèle finalement de tous, l'ami le plus proche de Swann, celui avec lequel il entretient une relation privilégiée, faite d'intimité et de confiance, puisqu'il le choisit comme confident attiré de son amour et qu'il recourt à lui chaque fois qu'il a besoin d'une aide ou d'un conseil. De son côté, M. de Charlus se montre d'une disponibilité, d'une serviabilité et d'un dévouement exemplaires, prêt à voler à l'aide de Swann à tout moment. Swann est même «heureux toutes les fois où M. de Charlus était avec Odette» ³ parce qu'il est alors rassuré de savoir la femme aimée entre de si bonnes mains: il sait «que quand M. de Charlus sortait avec elle, c'était par amitié pour lui». ⁴ La reconnaissance de Swann envers un ami aussi fiable et aussi complaisant – qui se prête à ses moindres exigences d'homme amoureux et jaloux, allant jusqu'à lui faire une relation détaillée des moments passés avec Odette – lui inspire des élans d'affection sincères: «Vous êtes gentil, mon petit Mémé, je vous aime bien». ⁵

La réalité de cette amitié est confirmée par des tiers : à Balbec par Saint-Loup qui réfute l'existence d'une liaison entre Charlus et Odette en invoquant la grande amitié de son oncle pour Swann ⁶; longtemps après la mort de Swann, par la duchesse de Guermantes qui évoque cette amitié devant Gilberte : ce propos rappelle au lecteur un lien dont il n'a plus guère entendu parler depuis le premier volume et auquel il n'a pas eu si souvent l'occasion de repenser ⁷.

Qu'une amitié de longue date, partagée et sans nuage, bien connue dans le milieu qu'ils fréquentent, existe, ne fait pas de doute. Mais si l'on veut dépasser ce simple constat et déterminer ce qui la nourrit et l'entretient dans la durée, il faut traquer les moindres bribes d'informations disséminées avec parcimonie dans la *Recherche* pour en reconstituer la trame cachée, insaisissable en première lecture.

Des nombreux points communs qui rapprochent Swann et Charlus, le plus visible se lit dans le raffinement d'une élégance vestimentaire sans pareille dans le roman. Ils s'habillent avec une recherche et un goût d'une sûreté inégalée et semblent bien être les deux seuls personnages masculins dont l'habillement est décrit à plusieurs reprises avec une certaine précision. ⁸ Autre trait aisé à repérer grâce à la fréquence de ses occurrences: l'«esprit Guermantes» dont ils sont – avec la duchesse – les plus brillants représentants, si ce n'est même les seuls. ⁹ Il n'est donc pas étonnant que les noms de Swann et de Charlus soient régulièrement associés par le héros-narrateur pour la ressemblance de leur langage et de leur manière de dire: Swann s'exprime dans [le] «jargon ambigu qu'il a en commun avec M. de Charlus». ¹⁰ Le héros est «frappé combien sa ¹¹ diction ressemblait à celle de Swann encore plus qu'à Balbec». ¹² Plus loin, le baron lui répond «d'un ton légèrement impertinent

¹ RTP, I, CS, p. 190. Toutes les références renvoient à l'édition de La Pléiade établie par Jean-Yves Tadié, 1987-1989, 4 volumes.

² RTP, I, CS, p. 305.

³ RTP, I, CS, p. 310.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 311.

⁶ RTP, II, JFF, p. 115.

⁷ RTP, IV, AD, p. 161.

⁸ RTP, II, CGII, p. 866-867, p. 871 et RTP, III, SGII, p. 52-53.

⁹ RTP, I, CS, p. 336.

¹⁰ RTP, II, CGI, p. 357.

¹¹ La diction de Charlus.

¹² *Ibid.*, p. 582.

et qui pourtant rappelait un peu *l'influence* et *l'accent* de Swann.»¹³ Ces marques d'appartenance à une même caste et à une même famille d'esprits sont l'expression de surface d'affinités plus profondes qui renvoient au lien de prédilection entre deux êtres qui se sont choisis. tableau de maître

Swann et Charlus sont présentés comme des hommes d'une intelligence supérieure par rapport à leur milieu. Hommes de culture, lettrés, ils ont des goûts artistiques et esthétiques souvent proches. En littérature, ils sont des lecteurs assidus de Saint-Simon¹⁴ et de Balzac¹⁵.

En dehors de leur vaste culture, ils se rejoignent aussi, à quelques nuances près, dans le rapport qu'ils entretiennent à l'art et aux œuvres d'art. Le dilettantisme et l'amateurisme qui leur vaut condamnation de la part du héros-narrateur leur confère néanmoins une place à part dans la *Recherche*: tout en restant à l'extérieur du cercle des créateurs, ce sont des amateurs éclairés doués d'une réelle sensibilité artistique qui s'accompagne chez l'un comme chez l'autre d'érudition. Swann est consulté aussi bien par la grand-mère désireuse de savoir s'il ne connaîtrait pas un tableau qui représente la cathédrale de Chartres¹⁶, que par le duc de Guermantes pour s'assurer s'il a bien acheté un tableau de maître¹⁷; c'est encore Swann qui se charge d'acquiescer des Elstir pour le duc et la duchesse bien que celui-ci avoue en confidence au héros que Swann [leur] a sûrement «collé des croûtes». ¹⁸ «Collectionneur¹⁹ de marque», il est salué avec déférence par les marchands de tableaux²⁰ et après son mariage, il publie des études savantes.²¹

Mais la manifestation la plus frappante de son amour de l'art, plus marquée que chez M. de Charlus, et qui tourne à la manie, est l'idolâtrie: il perçoit la vie et les hommes à travers le filtre des œuvres d'art et son quotidien est peuplé de tableaux vivants qui le transfigurent en autant de chefs-d'œuvre.²² Chez le baron, l'érudition prend aussi la forme de l'idolâtrie: l'élégance d'Albertine lui rappelle la toilette de la princesse de Cadignan à laquelle lui-même s'identifie avec mélancolie, son tempérament artiste lui faisant trouver une beauté poétique toute balzacienne dans la ressemblance de sa situation avec celle de Diane.²³ Et le même mécanisme lui fait voir dans le Paris nocturne de la guerre coloré par les uniformes étrangers «l'Orient de Decamps, de Fromentin, d'Ingres, de Delacroix». ²⁴ Mais l'érudition de Charlus est compensée par la puissance de son imagination qui nimbe les êtres et les choses d'une poésie et d'une séduction dont ils sont en réalité dépourvus. Le narrateur exprime plusieurs fois le regret que M. de Charlus n'ait pas été écrivain²⁵: jamais il ne formule un regret de la sorte pour Swann. Mais cette différence s'estompe quand on

¹³ RTP, II, CGII, p. 850.

¹⁴ Pour Saint-Simon, cfr. RTP, I, CS, p. 25-26, p. 304 ; RTP, III, SGII, p. 338, p. 357 ; RTP, III, P, p. 808 ; RTP, IV, AD, p. 168.

¹⁵ Pour Balzac, cfr. RTP, III, SGII, p. 437-440.

¹⁶ RTP, I, CS, p. 40.

¹⁷ RTP, II, CGII, p. 867-868.

¹⁸ *Ibid.*, p. 790.

¹⁹ C'est ainsi qu'il est désigné parmi les invités au dîner Verdurin dans le pastiche des Goncourt : «Swann le collectionneur», RTP, IV, TR, p. 289.

²⁰ RTP, I, JFF, p. 534.

²¹ *Ibid.*, p. 460.

²² RTP, I, CS, p. 80, p. 96, p. 219 et RTP, II, CGII, p. 871.

²³ RTP, III, SGII, p. 442 et p. 445.

²⁴ RTP, IV, TR, p. 388.

²⁵ RTP, III, P, p. 713-714 et RTP, IV, TR, p. 410.

considère le résultat: Charlus et Swann ne sont que des oisifs cultivés qui ne font rien et ont laissé se perdre dans la dissipation mondaine leurs qualités intellectuelles et leur sensibilité artistique.

Voilà plus qu'il n'en faut pour développer une amitié. Mais Charlus et Swann ont aussi en commun des comportements et des mécanismes psychiques. Tous deux mènent une double vie voire plusieurs vies parallèles et fréquentent des milieux très différents et fortement contrastés qui ne se côtoient pas: à la différence de la majorité des personnages de la *Recherche*, ils franchissent la barrière des castes et circulent librement entre elles et des unes aux autres. Il résulte de ce mode d'existence une forme d'incognito: le faubourg Saint-Germain ignore l'existence du Swann de Combray mais la réciproque est tout aussi vraie. On observe une situation voisine quoique inversée dans le cas de M. de Charlus: Swann s'est élevé, lui s'abaisse. Il se commet avec des gens qui ne sont pas de son monde, se met à fréquenter de simples bourgeois et finit par se plaire exclusivement dans la compagnie de la crapule. Si le salon Verdurin ignore tout de ses titres et de sa position dans le monde, son frère et sa belle-sœur Guermantes ne soupçonnent pas davantage les dessous de sa vie crapuleuse. L'idylle de Swann puis de Charlus avec les Verdurin suit d'ailleurs une évolution parallèle: une même cause – l'amour – produit des effets semblables.

Il arrive aussi qu'une cause différente produise des effets voisins: c'est le cas du dreyfusisme de Swann et de l'homosexualité de Charlus. Le sentiment d'appartenance à la race, l'atavisme juif réveillés par l'affaire Dreyfus produisent chez le premier une altération du raisonnement et de l'esprit critique qui va de pair avec une extraordinaire naïveté. Swann en arrive à faire sans en avoir conscience des pétitions de principe (le duc de Guermantes est forcément antisémite puisqu'il est antidreyfusard)²⁶ et, de façon plus troublante encore chez un homme d'une aussi vive intelligence, ses convictions déteignent sur sa perception esthétique et vont jusqu'à infléchir ses jugements et ses goûts littéraires: il ne jure plus que par «le père Clémenceau» et dénie à Barrès tout talent. Chez le second – M. de Charlus – le vice conquiert des territoires toujours plus vastes de la personnalité. Il influe sur ses goûts littéraires en réduisant petit à petit le champ de ses intérêts, de sa curiosité, et de ses lectures: il n'apprécie plus que les romans et les nouvelles de Balzac qui traitent de perversions sexuelles. Le même phénomène s'observe dans l'analyse qu'il fait de la guerre: il se montre un esprit éclairé, lucide et remarquablement indépendant en ces temps de propagande patriotique, jusqu'au moment où son «vice» le rattrape et où il prétend expliquer l'entrée en guerre de tel ou tel pays par la préférence sexuelle de ses dirigeants. Le contraste entre sa grande intelligence et la philosophie étroite qu'il s'est forgée à ce sujet, à l'aide de laquelle l'inversion est érigée en principe d'explication des alliances dans la guerre, offre, comme le dreyfusisme de Swann, un aperçu plutôt inquiétant sur la tendance de l'esprit humain à dériver et à perdre tout sens critique dès lors qu'il est envahi et dominé par une croyance ou par un vice.

Ce ne sont donc pas seulement leurs qualités d'intelligence et de cœur qui sont au fondement de leur amitié mais aussi certains de leurs défauts – oisiveté, paresse d'esprit, superficialité, frivolité, snobisme – et même certains de leurs comportements qui reflètent leur personnalité intime, comme l'habitude – dans laquelle entrent pour une part le goût, le besoin et parfois la nécessité – de mener des vies parallèles, de jouer des rôles et de cultiver le secret.

²⁶ RTP, II, CGII, p. 869.

Alors que Swann et Charlus jouent un rôle de premier plan dans l'œuvre, leur amitié y tient une place marginale. Elle fait partie du paysage romanesque mais se situe dans les lointains, dans une sorte de *sfumato* qui peut expliquer la multiplicité des possibles qui en restent inexploités: ils sont présents en creux sous forme d'énigmes, de questions sans réponse, d'incertitudes qui ne se dissipent pas, d'incohérences qui suscitent le trouble du lecteur.

Fils d'un agent de change, Swann appartient aux milieux de la banque et de la finance qui n'ont pas grand-chose à voir avec ceux des salons. C'est un bourgeois. Quand on songe au mépris que le baron de Charlus affiche envers la bourgeoisie, on se demande par quel prodige lui et sa famille ont pu passer outre, ouvrir le salon le plus fermé du faubourg Saint-Germain à un roturier, et non seulement lui réserver bon accueil mais lui accorder une place de choix sinon la meilleure, l'adoptant et l'érigeant pour ainsi dire en modèle, puisqu'il semble être devenu plus Guermantes d'esprit et de manières que les Guermantes eux-mêmes. Toujours est-il que jamais son origine bourgeoise n'est évoquée à propos de son amitié avec M. de Charlus: le silence recouvre l'obstacle que la différence de classe aurait pu dresser à la naissance de l'amitié.

Néanmoins, Swann cumule, si l'on ose dire, toutes les tares (Charlus n'est pas en reste): non content d'être né bourgeois, il aggrave son cas par ses origines juives, ce qui est à peu près oublié et reste anecdotique jusqu'à l'affaire Dreyfus. Or l'amitié de Swann et de Charlus n'est à aucun moment confrontée à la question religieuse, ni avant ni pendant l'affaire Dreyfus. Pourtant, le catholicisme fervent du baron est de plus en plus affirmé. Plus préoccupant, son attachement à la religion de ses ancêtres se double d'un discours antisémite qui ne semble pas avoir attendu l'«Affaire» pour se donner libre cours. Il y avait là, semble-t-il, une matière toute prête pour des débats passionnés et des échanges conflictuels si ce n'est même des brouilles entre les deux amis: ils restent à écrire. On ne peut pas dire pour autant que l'origine juive de Swann ni que la foi chrétienne de Charlus ne sont pas abordées dans la *Recherche*: elles le sont, mais à la manière de lignes parallèles qui ne se rencontrent jamais. Elles étaient de nature, avec la différence de la classe sociale, à empêcher l'éclosion même de l'amitié. Serait-ce pour cette raison que les deux amis observent le silence sur ces points de divergence potentielle ?

Plus étonnant encore: l'affaire Dreyfus, sujet privilégié analysé sous tous les angles, dans ses multiples retombées, intellectuelles, politiques et sociales, n'est pas examinée du point de vue de l'amitié de Swann et de Charlus. Le fait est d'autant plus troublant que Proust n'évite pas le retentissement de l'affaire sur l'amitié de Swann et du couple Guermantes: ses prises de position sont considérées par le duc et la duchesse comme une ingratitude et une indélicatesse impardonnables.²⁷

On serait curieux de savoir quel regard M. de Charlus porte sur le dreyfusisme de Swann dont on voit mal comment il pourrait l'ignorer: on en sera pour ses frais. Swann, de son côté, a-t-il connaissance de l'opinion de M. de Charlus? Sans pouvoir affirmer en toute certitude que tel n'est pas le cas, on est en droit de s'interroger. À défaut de l'avoir appris de Charlus lui-même – ce sur quoi le silence du texte ne permet pas de prononcer – il pourrait la soupçonner mais le dreyfusisme inattendu du prince de Guermantes n'est-il pas de nature à l'amener à suspendre voire à réviser son jugement? Sans compter que l'antidreyfusisme supposé du baron de Charlus n'est pas aussi net qu'on aurait pu s'y attendre: si Bloch avait entendu le baron poser des questions au héros sur son compte, il «eût été plus en peine encore que pour M. de Norpois [...] de savoir si M. de Charlus était pour ou contre

²⁷ RTP, III, SGII, p. 77 et p. 78-79.

Dreyfus». ²⁸ Quelques lignes plus loin, l'assimilation de Bloch à un étranger parce qu'il est juif «fait croire» au héros «que M. de Charlus était plus antidreyfusard qu'aucune des personnes qu'[il avait] rencontrées»: la modalisation laisse deviner le caractère erroné de la conclusion. D'ailleurs, le marquis de Cambremer, qui est résolument antidreyfusard, n'invoque-t-il pas le dreyfusisme du baron pour expliquer leur brouille? ²⁹ En résumé, Swann est clairement dreyfusard tandis que la position exacte de Charlus reste difficile à déterminer, même s'il tient un discours ouvertement antisémite. Une évidence s'impose: Proust fait l'impasse sur une confrontation entre Swann et Charlus qui aurait peut-être pu permettre de cerner, plus aisément que dans la version définitive, l'opinion de M. de Charlus sur l'affaire. ³⁰

Les non-dits du texte que nous avons pointés jusqu'à présent apparaissent comme autant de conflits en puissance qui auraient pu soit faire avorter une amitié naissante soit ébranler une amitié déjà ancienne. Or, si les liens entre les deux personnages ne jouent pas un rôle majeur dans l'œuvre, ils y ont leur place qu'il importait de préserver sans s'engager dans des voies incertaines qui risquaient de la mettre en péril: la mort seule devait séparer les deux amis.

Parvenus au point où nous en sommes, il subsiste encore des zones d'ombre dans l'amitié de Swann et de Charlus: non plus des silences caractérisés mais des incertitudes. Toutes ne revêtent d'ailleurs pas la même importance: il ne s'agit parfois que de satisfaire une curiosité, mais l'enjeu peut être beaucoup plus considérable quand la cohérence du récit et le sens même de l'amitié entre les deux personnages sont engagés. Nous en retiendrons deux.

La première est une énigme qui se présente sous la forme d'une fausse piste et ressurgit à intervalles réguliers jusqu'à la soirée Verdurin où elle finit par recevoir un semblant de réponse: Charlus a-t-il couché avec Odette ?

Comment mieux induire en erreur le lecteur qu'en lui faisant croire dès Combray à une liaison scandaleuse, «la fable de la ville» ³¹, entre Odette et M. de Charlus? La tranquillité d'esprit de Swann confiant Odette à Charlus dans «Un amour de Swann» en est d'autant plus difficile à interpréter. Et ce n'est pas le rêve final de Swann ³² qui contribue à clarifier les idées du lecteur puisque cette fois, c'est l'inconscient du rêveur qui lui susurre à l'oreille l'existence de la liaison et l'étendue de sa propre naïveté. À Balbec, le savoir du monde dont Saint-Loup se fait la voix, s'oppose à celui de Combray mais le narrateur se garde bien de prendre parti. Toutefois, la coexistence même de deux discours contradictoires jette le doute sur la réalité des faits. Nouveau mouvement de balancier lors de la révélation du secret de M. de Charlus: c'est un homosexuel, donc l'hypothèse d'une relation charnelle avec Odette s'effondre ou du moins bat de l'aile. Voilà donc, triomphe le lecteur, pourquoi «il ne pouvait rien se passer» entre Odette et Charlus. Mais c'était présumer de la victoire et un dernier retournement achève de le décontenancer. M. de Charlus en personne évoque ses relations d'autrefois avec Odette et Swann, résumant les épisodes les plus saillants d'un roman d'aventures haletant qui resterait à écrire. Aucun ingrédient n'y manque: la jalousie, la tromperie et la trahison de rigueur, mais même un enlèvement et une tentative de

²⁸ RTP, II, CGI, p. 584.

²⁹ RTP, III, SGI, p. 479.

³⁰ Cfr. l'intéressante note de régie du Cahier 61, f°45r°, que nous n'avons malheureusement pas la place de citer ni de commenter ici.

³¹ RTP, I, CS, p. 34.

³² *Ibid.*, p. 374.

meurtre. L'ambiguïté des propos tenus par le baron ne fait que les obscurcir et, circonstance aggravante, le contexte dans lequel ils s'inscrivent incite à la plus extrême prudence. Charlus mentionne le fait pour en apporter aussitôt le démenti mais les commentaires ironiques dont il ponctue son récit tendraient plutôt à en relativiser la portée :

J'étais avec des camarades de club, nous avons tous ramené une femme, et bien que *je n'eusse envie que de dormir*, les mauvaises langues avaient prétendu, *car c'est affreux ce que le monde est méchant*, que j'avais couché avec Odette.³³

Faut-il croire M. de Charlus? Est-il plausible de «ramener» une femme dans une garçonnière quand on n'aspire qu'au sommeil? Mais la malveillance des gens du monde est-elle plus crédible? Ajoutons que celui qui parle est un homosexuel dont le «vice» désormais affiché est notoire. Rappelons pour finir que cette longue tirade prononcée à la fin de la soirée Verdurin a pour objet les *fausses* réputations en matière d'homosexualité. M. de Charlus en vient à évoquer la liaison de Swann et d'Odette pendant laquelle il avait été chargé «de la promener». Cette digression rejoint le sujet principal grâce à l'une de ces boutades paradoxales dont le baron a le secret: «voilà [...] ce que c'est que d'avoir une *bonne* réputation [...]», avant une ultime pirouette au terme de laquelle la curiosité du lecteur est satisfaite: «Du reste je ne la méritais qu'à moitié. Elle me forçait à lui faire des parties terribles, à cinq, à six».³⁴ M. de Charlus a couché avec Odette: la «faute» semble se trouver diminuée à ses yeux par la contrainte subie et par la multiplication des participants... Passons sur l'étrangeté de cette justification qui accable Odette sans innocenter Charlus. Un flou subsiste sur la chronologie des faits: cette «coucherie» a-t-elle eu lieu avant que Charlus ne présente Odette à Swann ou plus tard? Le baron est-il coupable d'indélicatesse et d'inélégance *seulement* ou de trahison? Même si on lui accorde le bénéfice du doute, l'amitié n'en sort pas grandie et ces révélations tardives qui interviennent peu après l'annonce longtemps différée de la mort de Swann, jettent une lumière peu flatteuse sur un lien qu'on pouvait croire exemplaire.

L'intérêt majeur pour notre propos de l'énigme de la «coucherie» entre Charlus et Odette et de la conversation entre le baron, Brichot et le héros, est d'amener à reconsidérer l'amitié sous l'angle, on ne saurait plus tabou en la matière chez Proust, dans la vie comme dans l'œuvre, de l'homosexualité. Il est en effet une interrogation qui demeure sans réponse précise: à quel âge et dans quelles circonstances Charlus et Swann se sont-ils connus? Rien de moins anecdotique en l'occurrence que cette question de l'origine. Un seul indice, ténu et tardif, est donné par Charlus après la mort de Swann. Mais il est mentionné de façon incidente au détour de la conversation sur l'homosexualité et a de grandes chances de passer inaperçu: le baron ne résiste pas à la tentation de prêter à Swann une expérience homosexuelle, peut-être une fois par hasard, au collège. L'attention du lecteur est retenue par la mauvaise foi de Charlus et l'absurdité de l'hypothèse beaucoup plus que par celle de la possible naissance d'une amitié entre deux collégiens. On connaît le fruit que recueille l'écrivain de cette stratégie de l'ignorance: le lecteur d'«Un amour de Swann» n'a aucun moyen de comprendre pourquoi «il ne peut rien se passer» entre Charlus et Odette et le sens de cette phrase énigmatique ne lui apparaîtra rétrospectivement que dans les premières pages de *Sodome et Gomorrhe*. Mais le personnage de Swann, d'où tient-il son assurance? Comment sait-il que M. de Charlus est un homosexuel puisque celui-ci s'en cache

³³ RTP, III, P, p. 803.

³⁴ *Ibid.*

et que personne n'a percé le secret de ses mœurs, du moins à ce moment-là? Le texte publié reste muet sur ce point. Force est de se contenter de la piste du collègue : sans doute Swann et Charlus s'y sont connus à l'adolescence. Un des cahiers «Sainte-Beuve», le Cahier 36 de 1909³⁵, donnait des indications beaucoup plus précises sur cet épisode obscur :

Il³⁶ avait été très lié au collègue avec M. de Guercy, qui avait dû éprouver pour lui une de ces passions amicales qu'on a pendant l'enfance et l'adolescence. Peut-être avait-elle déjà certains caractères qui n'avaient peut-être pas plu à Swann, mais certainement elle lui avait permis de témoigner à Swann cette richesse de cœur, cette délicatesse, cette générosité qu'on ne montre vraiment que dans l'amour. Et Swann avait toujours gardé une vraie affection pour Guercy.

La correspondance est encore plus explicite :

[...] je ne crois pas qu'eût été d'un artiste de dévoiler tout de suite que si Swann laissait M. de Charlus sortir avec Odette, *c'était parce que celui-ci avait été épris de Swann dès le collège*, et qu'il savait n'avoir pas à en être jaloux.³⁷

Limpide dans le brouillon et la correspondance, la source de la certitude de Swann reste enveloppée dans la version finale d'un mystère qui ne fait que s'épaissir: au cours de la réception chez la princesse de Guermantes, le héros n'hésite pas à interroger Swann sur les mœurs du baron. Celui-ci répond en termes fort clairs qu'il ne croit pas à l'homosexualité de Charlus. Le principal argument invoqué contre une rumeur selon lui sans fondement, c'est précisément le sens de l'amitié, très développé chez M. de Charlus: ami «délicieux», il est seulement plus sentimental que d'autres mais n'est jamais passé à l'acte.³⁸ On voit tout de suite en quoi cette assertion est problématique: comment Swann peut-il dans «Un amour de Swann» détenir la certitude qu'Odette ne risque rien en compagnie de Charlus (parce que le baron, ainsi que le héros vient d'en avoir la révélation dans la cour de l'hôtel de Guermantes, aime les hommes) et soutenir dans *Sodome et Gomorrhe* que tout «cela est purement platonique» et que l'homosexualité en acte du baron relève du fantasme ? Ou bien il est sincère ou bien il ne l'est pas: aucun indice n'est fourni au lecteur pour faire pencher la balance d'un côté plus que de l'autre. Si Swann n'est pas sincère, le mensonge lui est sans doute dicté par un sentiment de pudeur et de délicatesse, par discrétion, en un mot par son affection pour M. de Charlus: il se comporte en ami attentif à protéger la vie privée d'un ami cher qui ne lui a jamais fait défaut. Cette interprétation préserve la cohérence du récit «à large ouverture de compas»: Swann sait depuis le collège qu'il ne peut rien se passer entre une femme et M. de Charlus mais il le garde pour lui.

A contrario, s'il est sincère, s'il affirme ce qu'il croit être la vérité, il défend Charlus contre une rumeur injustifiée et se montre tout autant un ami sans reproche. Cette seconde hypothèse lui épargne de surcroît le mensonge. Mais alors, la croyance de Swann dans l'innocence de Charlus entre en contradiction avec le savoir qu'il détenait sur le même Charlus dans «Un amour de Swann». Il ne peut avoir confié Odette à Charlus parce qu'il savait que celui-ci était homosexuel et être convaincu que l'homosexualité de Charlus n'existe pas. L'embarras du lecteur face aux dénégations de Swann est d'autant plus fondé

³⁵ Cahier 36 (1909), folio 10r°. Cfr. *RTP*, IV, *AD*, *Esquisse XIII*, p. 677-687.

³⁶ Swann.

³⁷ *Correspondance de Marcel Proust*, éd. Philip Kolb, Plon, 1970-1993, 21 volumes, t. XIII, lettre à A. Gide du 11 juin 1914, p. 245-247. Cfr. *Ibid.*, p. 22-31, lettre à Henri Ghéon du 2 janvier 1914.

³⁸ *RTP*, III, *SG*, p. 106.

que c'est au moment où l'inversion de Charlus vient de lui être révélée qu'elle est niée par le personnage de la *Recherche* qui connaît le mieux le baron et qui avait été le premier à insinuer, de façon passablement obscure, une telle éventualité. Ce qui semble décisif est que dans les deux hypothèses envisagées – sincérité ou insincérité de Swann – l'écrivain préserve le sens de l'amitié: que Swann ait connaissance de l'homosexualité de Charlus ou non, il protège l'ami. Que Charlus soit homosexuel ou qu'il ne le soit pas ne change rien à la fidèle et profonde affection que Swann lui porte depuis leur première rencontre au collège et jusqu'à l'heure de sa mort. Sauver l'amitié: tel est l'enjeu essentiel. Mais cette priorité a ses contreparties. À l'échelle du roman, la difficulté soulevée plus haut est laissée en suspens: celle de la contradiction entre «Un amour de Swann» et «Sodome et Gomorrhe». L'écrivain préfère sacrifier s'il le faut la cohérence même du récit à l'amitié de Swann pour M. de Charlus. On peut évidemment choisir d'interpréter la réponse de Swann au héros comme un pieux mensonge: le texte ne l'interdit pas, il n'y oblige pas non plus. Ce choix de lecture sauve la cohérence du récit mais n'élimine pas toute difficulté: il accentue ce qu'on pourrait appeler le «mystère» de Swann, qui serait comme le point aveugle de son amitié pour Charlus: la question de l'homosexualité du baron.

En effet, dans le seul passage du roman où il parle de l'inversion de son ami, Swann n'émet aucun jugement de valeur sur l'homosexualité en tant que telle. On ne saura pas ce qu'il pense de ce «vice». Silence qui élude la question centrale chez Proust du rapport épineux entre amitié et homosexualité. Pourtant, une paperole tardive du manuscrit au net de *Sodome et Gomorrhe*³⁹ témoigne que l'écrivain avait songé à une autre solution: Swann y commet l'indélicatesse de confirmer les dires du héros tout en apportant la restriction que cette tendance est chez Charlus «une chose purement morale et qui n'est jamais allée jusqu'à la pratique». La restriction vaut atténuation: il est homosexuel mais pas vraiment. Dans le texte publié, le schéma est inversé: la négation est suivie de la restriction, qui change de signe. Elle insinue le doute: M. de Charlus n'est pas homosexuel. Mais il l'est tout de même...un peu. Dans le manuscrit, le narrateur ajoute un commentaire qui tend à atténuer la dimension paradoxale des paroles de Swann en proposant plusieurs explications du mécanisme psychique qui a pu les produire: le narrateur y dénonce sans ambages la conception d'une homosexualité «purement morale» et tente de la justifier chez son personnage par un résidu de délicatesse ou par de la naïveté. Mais la position de ce dernier dans le reste du morceau ne laisse pas d'étonner, à tel point l'ami de toujours s'y révèle sous un jour peu sympathique:

Enfin n'importe, même les gens calomniés comme je crois qu'est Charlus, les gens comme lui, même si platoniques qu'ils restent, sont tout de même des malheureux, de pauvres êtres.

La pitié méprisante de Swann pour l'inversion semble difficilement compatible avec l'amitié ancienne qui le lie à M. de Charlus, et ce, bien que le narrateur affronte courageusement la contradiction la plus criante, celle de la vive affection de Swann pour le baron à l'époque où il était épris d'Odette. Mais c'est la valeur de l'amitié qui en fait les frais: Swann était sincère mais son amitié pour Charlus devait beaucoup au rôle joué par le baron auprès d'Odette et l'affection a pâti de la fin de l'amour. Ce constat pessimiste fait rentrer le cas particulier de Swann et de Charlus sous une loi générale qui invalide l'amitié. Il n'empêche pas l'individu Swann de critiquer sans vergogne l'individu Charlus: ainsi, il lui reproche son excessive

³⁹ Manuscrit au net de *Sodome et Gomorrhe*, Cahier II, NAF 16709, folio 85r°, add. mg puis paperole du reliquat. Pour la transcription, cfr. *RTP*, III, *SG*, p. 1377-1379.

susceptibilité qui provoque des rages et des vengeances fâcheuses «pour les gens qui ont affaire à lui». Et de citer à l'appui une anecdote de son écrivain préféré⁴⁰, que sa drôlerie ne rend pas plus charitable pour le baron: une dame se fait arracher sa perruque en flammes par l'archevêque de Reims et récompense son sauveur en lui jetant un œuf à la figure. «Hé bien! c'est tout Charlus».⁴¹

Si les invertis sont de «pauvres êtres», l'inversion elle-même est assimilée à une maladie et à une tare.⁴² Swann a beau dans un premier temps adoucir la rudesse de ses propos en reconnaissant à Charlus une intelligence «remarquable, étonnamment brillante» et en proclamant son incomparable supériorité sur son frère et même «sur les trois quarts du monde», l'éloge perd singulièrement de sa force. Car c'est pour finir le cri du cœur de l'homme à femmes qui s'exprime dans les dernières paroles de Swann sur le sujet: ne rien connaître de ce qu'il a le plus aimé au monde, les femmes, est une cécité⁴³.

Tour à tour comparé à un morphinomane (ce dernier, il est vrai, n'est autre que Swann lui-même), à un aboulique, à un homme qui présente une difformité, à un nain, et à un aveugle, M. de Charlus est bien mal traité par celui qui était jadis trop heureux de confier Odette à sa surveillance. Le baron réunissait alors tous les avantages, précisément à cause de cette même particularité qui le diminue aujourd'hui aux yeux du Swann qui a cessé d'aimer Odette: il était «un mélange d'homme à la mode qui vous fait valoir et de grand eunuque qui ne vous fait pas courir de risques». Mais l'image de Swann n'est pas moins bousculée: l'ami affectueux, sensible et délicat s'évanouit au profit d'un individu intéressé, hypocrite et cynique. L'amateur d'art cultivé et raffiné s'efface devant l'homme à femmes qui dévoile une complicité vulgaire avec le collectionneur de maîtresses qu'est le duc. Cette paperole ternissait-elle trop l'image de Swann? Fut-elle jugée incompatible avec la sympathie que le personnage inspire dans le roman? En tout cas, Proust l'élimina complètement.

Le Cahier 36 de 1909 et le Cahier II du manuscrit au net de *Sodome et Gomorrhe* explicitent ce qui est délibérément mis de côté dans le texte imprimé: le lien entre amitié et homosexualité. Ils confirment les hypothèses interprétatives que nous avons avancées: l'amitié de Swann et de Charlus ne peut exister – malgré les traits communs et les ressemblances qui les rapprochent au point qu'on a parfois presque l'impression d'avoir affaire à deux frères – que si elle n'interfère pas avec la question de l'homosexualité. Le Cahier de 1909 montre bien que dans le cas contraire, c'est l'affection de Swann pour le baron qui se trouve fragilisée voire menacée: Swann a toujours gardé à Charlus son affection *malgré* l'inversion de celui-ci. Le Cahier II adopte le point de vue opposé: il fait de Swann une sorte de double du duc de Guermantes. Comment un séducteur dans l'âme, un homme «qui a été follement aimé des femmes»⁴⁴ pourrait-il avoir pour meilleur ami un homosexuel, avec lequel il lui est impossible de partager l'essentiel? Telle est la leçon que suggère l'étonnante complicité entre Swann et le duc, une complicité «sexuelle» qui pèserait plus que toutes les affinités spirituelles que partagent Swann et Charlus. Certes, le roman achevé évite ces contradictions grâce à un silence aussi prudent qu'efficace puisqu'il a fallu toutes ces pages pour démontrer que l'amitié de Swann et de Charlus n'était pas exemplaire. Elle est

⁴⁰ Saint-Simon.

⁴¹ RTP, III, SG, p. 1378.

⁴² Manuscrit au net de SG, Cahier II, paperole de 85r° et RTP, III, SG, p. 1378-1379.

⁴³ Mme de Surgis. *Ibid.*, et RTP, III, SG, p. 1379.

⁴⁴ RTP, III, P., p. 803.

néanmoins crédible tant que le roc de l'origine reste immergé. Mais qu'il vienne à être découvert, et la voilà mise péril. Le paradoxe veut que ce qui la fonde et lui donne son assise la plus solide dans la durée soit aussi ce qui la mine et la met en danger. Sa condition de possibilité et d'existence est en même temps ce qui la rend improbable et presque miraculeuse: l'homosexualité et le sentiment amoureux de Charlus adolescent pour Swann. Si exemplarité il y a, elle est du côté du seul Charlus. On pourrait presque retourner la question initiale: existerait-il une amitié entre Swann et Charlus sans l'homosexualité du baron? L'homosexuel ne serait-il pas seul capable d'une amitié véritable?